

# margelles

numéro dix

été 2022



**Márcia Marquez Rambourg**

**Sara Balbi Di Bernardo**

**Stéphane Bernard**

**Cédric Merland**

**Palma de Toldi**

**Isabelle Monin**

**Laurent Billia**

**Terry Branick**

**Adèle Nègre**

**Gilles Maraïs**

**Diogo Maia**



## Éditorial

«Le ciel était gris de nuages / Il y volait des oies sauvages / Qui criaient la mort au passage / Au-dessus des maisons des quais / Je les voyais par la fenêtre / Leur chant triste entraînait dans mon être / Et je croyais y reconnaître / Du Rainer Maria Rilke.»<sup>1</sup>

Si tôt sorti d'un désastre en voici un autre qui nous saisit, nous trouble et nous occupe, venant voiler l'éclat des promesses de bonheur du renouveau. Les explosions du printemps, s'achèvent au jardin et les gouttes rouges perlent aux branches des cerisiers tandis qu'ailleurs résonnent encore les éclats sourds d'un effondrement effroyable recouvrant de son ombre mortifère un territoire. Oui, voilà bien «un temps déraisonnable» où se manifeste jusqu'à la nausée les signes d'un déjà connu abominable, d'un «plus jamais ça ! » oublié entre les pages d'un livre dont les pages battent au vent. J'entends dire : « les temps changent », « les voyants sont au rouge », « les aiguilles s'affolent au cadran », « le temps nous est compté »... formules d'alarme inexorablement prononcées sans qu'elles ne semblent produire les effets escomptés : satisfaire les espoirs d'une existence paisible. Les attentions portées aux choses et aux êtres - quels que soient les conditions ou les médiums utilisés - nous aident parfois, cependant, à défaut de panser les maux provoqués par ces troubles récurrents, à en penser les dérèglements. Souvent inattendue, la beauté, qui n'est certes pas toujours convulsive, pourrait alors être un baume, sinon l'issue nécessaire car «Bien que rien ne puisse ramener l'heure de la splendeur dans l'herbe, de la gloire dans la fleur, nous ne nous affligerons pas, mais trouverons la force dans ce qu'il en subsiste.»<sup>2</sup>

P.A.

<sup>1</sup> - Louis Aragon, extrait de *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Le Roman inachevé*, 1956.

<sup>2</sup> - William Wordsworth, extrait de *Splendor in the grass*, *Ode : Intimations of Immortality*, 1815

## Sommaire

Stéphane Bernard / <i>Le reste des saisons</i>	p. 6 - 13
Adèle Nègre / <i>Vivre étrange (ou Dialogue à l'insu)</i> [extraits]	p. 14 - 27
Márcia Marquez Rambourg / <i>Écrire</i>	p. 28 - 35
Sara Balbi Di Bernardo / <i>Biens essentiels</i> [extraits]	p. 37 - 49
Cédric Merland / <i>Noir Pourfend</i>	p. 50 - 69
Isabelle Monin / <i>Ceux qui te dessineront mon visage</i>	p. 70 - 77
Laurent Billia / <i>La distance qui les sépare</i>	p. 78 - 85
Palma de Toldi / <i>La lune, le goéland et la mer de travers</i>	p. 86 - 93
Terry Branick / <i>Rencontres</i>	p. 94 - 115
Gilles Marais / <i>Escapade à Tanger</i> [extrait]	p. 116 - 125
Diogo Maia / <i>Cal</i> [extraits]	p. 126 - 131
<i>La poésie est là aussi</i> / Chris Marker	p. 132-133
Les auteurs	p. 134-125

## Crédits Photographiques

Claude Caroly : 1<sup>ère</sup> de couverture

Cédric Merland : p. 50-69

Joël Kermarrec : p. 132-133

Anon. : 86-87

Terry Branick : p. 94-115, 136, 4<sup>ème</sup> de couverture

P.A. : p. 3, 4-5, 6-7, 14-15, 28-29, 33, 36-37, 70-71, 76, 78-79, 84, 116-117, 126-127

Conception graphique Philippe Agostini

Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne  
e-mail : [brunoguattariéditeur@gmail.com](mailto:brunoguattariéditeur@gmail.com) / site : [www.brunoguattariéditeur.fr](http://www.brunoguattariéditeur.fr)



Stéphane Bernard / *Le reste des saisons*

## Sole povero

Il n'y a jamais eu d'amour ici.  
 Simplement ta mort a jeté de la cendre chaude  
 dans la froide.

Et tes méninges enflammées, sœur,  
 ne se seront jamais éteintes en moi.

L'enfant incandescente aura tout consumé.  
 Chaque membre. Pourtant

aura aussi été la veilleuse  
 à la de La Tour,

*sole povero,*

oui, pauvre soleil  
 à quoi mon âme est née meilleure

et pire que toutes les autres.

« Dans l'ombre,  
 une bassine de cuivre étincelait  
 comme une face brûlante. »

Tout est parti de ces mots.  
 Une casserole aurait fait l'affaire.

Il n'y a jamais eu d'amour ici.  
 Il y aura eu des poèmes.

## Vestiges

*Presque tous — semble-t-il — retrouvent dans  
 leur enfance les signes de l'horreur adulte.*

Cesare Pavese

Lorsque dans la cour nous jouions avec  
 les filles, avec elles nous tracions au sol  
 les limites grandeur nature des pièces  
 d'une petite maison ; puis renforçons  
 ces limites avec des pierres, remplissons  
 ces pièces de feuilles et bouts de bois  
 figurant les objets que l'on trouve communément  
 dans ces pièces. — Après le jeu, nous  
 abandonnions derrière nous ce simulacre : vestige  
 archéologique, mais dans ces lignes au sol  
 (et je le dis avec Pavese) se pouvait déjà  
 déchiffrer *l'angoisse que nous aurions  
 à nous retrouver préfigurés dans ces gestes  
 et ces paroles irréparables de l'enfance.*

## Croix de cerf

Une place est laissée au cœur, où loger l'amour.  
 Cette place en lui laissée vacante le sans amour  
 la sent se calcifier, s'endurcir, et son cœur le blesse.  
 Le cerf aussi a un os au cœur, et il bondit et brame.

## Fumée blanche

Sur la lèvre inférieure du fleuve un petit nuage blanc, solitaire, s'élève des champs invisibles. Très lentement se dandine. Hésite entre deux formes. D'abord droit comme un i, point d'exclamation, le voilà qui se tord, se veut *d'interrogation*.

C'est l'instant où j'aperçois un doigt coupé dans le sable. Et ce doigt bénit le flux et le matin. Ou me désigne simplement l'autre rive. Et ça tombe bien, il y a une barque abandonnée plus loin sur la plage. Barque noire, comme au bois brûlé.

Et la mer d'huile oint la terre. Bruissant à peine allume sur sa peau la doublure du soleil. Étincelle.

Je m'approche du doigt. C'est le tronçon desséché d'une tige d'algue brune. Je m'approche de la barque. Vermoulue, brisée : elle est toute amputée de son tribord... Oui, quelque chose se décide ici.

Et c'est que rien ne se décide. Sur l'autre rive le petit nuage aussi renonce au signe. N'interroge plus. Ne s'exclame plus. Et dans le tendre bleu c'est la fin du conclave. Le petit nuage. Fumée blanche.

## Des poèmes

Des remuements de sentiments à l'orée du secret, frontaliers de l'inavouable, galets légers polis doucement par l'eau d'une observation et le temps.

Petites choses décisives libérées des chemins durs qui nous y conduisent. Les essences sont seules, en tête à tête et de leur parfum émane tout le sens.

*Fragment d'une note sur Alain Brissiaud*

## Soldats

Sept ou huit bécasseaux sont en cercle sur le petit rocher à hauteur de genou.

Chacun tourne le dos aux autres, regarde dans une direction différente.

Groupe de soldats chargé de la surveillance du périmètre. Deux ou trois m'observent

à l'arrêt tout près. Je les observe à mon tour. Ils ne signalent aucun ennemi.

## Le casque jaune

Le bolide tangué dans la courbe  
mais l'image est nette.  
On te distingue parfaitement.  
De trois quarts face.

Découpé à l'emporte-pièce  
dans la cagoule anti-feu,  
le médaillon de tes yeux.

Elliptique sous la visière,  
ton regard qu'absorbe le zéro d'asphalte  
parmi des chiffres qui tremblent,  
les compteurs, le levier :

je me souviens de cette photo où tu vivais.

Tu démarres sur le grand zéro, tu pars.  
Tu reviens dans ton dos, au départ.

Pilote de rien pour finir.

Où est ce casque ?  
Ton casque jaune.

Enfilé, héros à ton insu,  
amplifié le son du souffle,  
ton nom que j'y criais, résonnant, me restait.

Mais je suis où ta peau avait sué.

Sueur de ta sueur, je te touchais.

## Le reste des saisons

Le temps était communément gai,  
qui s'étirait dans ce long interstice  
où le jardin redonnait du lilas et  
des framboises. Le reste des saisons,

les pantalons détremvés, nos rires  
ébrouaient le haut buisson du bas  
éden indiscipliné. — Doubrovsky  
dit : « L'hommage des vivants est

de ressembler, au moins un moment,  
aux morts. » Devant un demi-arc  
d'enfance, je me fige. Au pied de  
l'enfant mort ; de son obscur jeu.

## Flaque

On reste là à fixer ce qui nous attire :  
cette simple flaque qui se froisse  
et refroisse sous la brise. Et au fond  
l'on sait : nous ne sommes rien

que de l'eau qui vibre. Et si nous croyons  
à la mobilité sans trêve de la matière,  
à sa physionomie indécise, c'est que nous  
la fixons à travers de l'eau qui vibre.



*Adèle Nègre / Vivre étrange (ou Dialogue à l'insu)*

[...]

Parmi les fleurs je suis.  
Je progresse, je consigne (l'acceptant) l'implacabilité printanière.  
J'observe le procès du vivant, ses prolongements, et  
de la réserve se déduit ma méthode. C'est  
elle qui me préserve de l'inconséquence.

Si au moins j'avais l'implication du chien ou de l'escargot.  
(l'ai-je, ou non ?) Avec un chant pour chacun  
plutôt que le mécompte de ces pertes, ces répétitions  
indéfinies, indéfiniment listées. Ça ne suffit pas.  
Et puis comment comptabiliser la souffrance ?

La pauvreté des proverbes ne résout pas le procès.  
Il y a toujours la digression (mieux vaut la digression,  
l'adjectif capiteux incarne mieux la brièveté des visages,  
l'interminable saccage des vies. Les plus prosaïques variations  
du paysage.) Tu ne veux pas courir le risque de l'indigence ?

Qu'est-ce qui suffirait ? Une pincée de sel ?  
Un lavage de mains ou  
une bonne sanction ?  
Le chant (comment ?) purge les peines.  
Depuis toujours il suffit.

Ici les sillons suivent doucement le relief,  
grassement déversent  
sur l'absent (nez en l'air) leur prodigieux flanc.  
Au soc et au versoir ciselée la prodigieuse fertilité  
de cette (paisible) triade heureuse, terre, pluie, vent.

L'anticlinal graphique s'y lit comme  
un lit de signes paisiblement couchés, loués  
pour leur forme animale.  
Et les syllabes entendues rivent l'œil errant,  
la pluie fait le reste.

Un dos que caresse l'œil. Forêts de poils  
et festons. Les respirations sourdes et la vapeur  
dépayent. La lente percolation des terres  
irrigue aussi subtilement les images surimprimées  
de fosses communes et d'ossuaires à ciel ouvert.

Plus près.  
La boue s'accroche aux bulbes. Obus non.  
Trous, non. Turricules abondamment dispersés  
parmi l'herbe, symptôme de la bioturbation verticale  
dans le substrat.

Et puis dru. Poussée à  
la volonté verticale - mais au ras des pâquerettes  
vraiment -, cette gloire des champs de bataille  
s'écrase pour mieux briller.  
À la mitraille se prête.

Ici ici ici.  
Et là.  
Le soleil brille. Voici  
venir le règne de l'aigrette.  
L'acuité éparse en suspension.



Errer. Emprunter le paysage, doucement  
approcher les fleurs au verger : il sera toujours temps de.  
Considérer les charniers. Avide et  
claironnant,  
le monde est là repris dans chaque fleur de pommier.

Soit chacune d'elle le pavillon du  
printemps en action.  
À ce théâtre d'opération  
nous convoquons la vie, ses ombres divisées.  
(Ou à chaque théâtre sa campagne).

(Ou l'inverse). Campagne au si doux visage,  
qui fut le théâtre d'opérations, chaque buisson  
- oh ! la fatale anthropisation -  
bruisse exubérant d'histoires,  
chaque arbre frémit dans les haies, les dépressions

et les dolines immémoriales, non trous de mémoire  
mais puits  
et caches aux troncs tors  
et branches contortées, et haut chevêtre  
où si des jambes gambillent

ce ne sont pas pendus mais jeux d'enfants,  
et vigne-blanche qui faseye.  
Feux de broussailles parfaitement résolus, non  
demi-combustion des corps et des ruines  
(par manque ou excès de comburant).

Feux. Il y a tant à résoudre. Fusain et  
cornouiller tant ignorés, voici encore  
un mécompte, du bois dur dont on faisait  
les lances. Mon fils en porteur de sarisse  
traverse le préau.

La haie l'éprouve, son front hérissé.  
La haie le gagne. Comme si elle attendait son heure,  
son front hâtif de réaction en chaîne, de motif déflagrant :  
flèche trempée à la flamme, poudre noire,  
sarisse effilée, léger xyston pour la joute.

Et le bouclier de ronces formé à la défense,  
tandis qu'agressent les premières lignes,  
adroites au tir et rompues au siège.  
Cette beauté architectonique le phagocyte  
et digère longuement sous ses cintres tactiques.

Des fagots étayent la voûte.  
Fatras d'épines imputrescibles dont  
les voussures obscurcissent le sol.  
Le lierre ici aussi surpique. Matelasse. Rapetasse.  
Solidarise l'abri. *On y survivrait !*

*(s'il le fallait !)*  
- *Mais on y vit !* Cette haie hirsute, refuge des turdidés,  
grives et alliés, rossignol philomèle  
rouge-gorge et merles, sa durabilité triomphante  
loge leur clameur,

rampante, tu veux dire ? Rampante,  
et triomphante : pérennité exemplaire à travers  
la succession d'individus. Le marcottage  
stratégique en ordre de marche : chaque souche pied à pied  
gagne du terrain.

Lui (le garçon), combat cette formation  
serrée en «tortue romaine», à la machette ! Comme il y va !  
Voici le printemps que nous menons, ici aussi,  
et feux de tous bois, cornouillers et troènes, fusains  
entoilés de soies solides des chenilles fileuses d'hyponomeutes.

Mais quoi ? *L'héroïsme est une pose de théâtre*<sup>1</sup>  
il le sait bien, lui qui joue et convoque les tragédies,  
tout à la fois phalangite et hétaire acculé,  
il vient mourir dans la pâquerette et se consume humblement  
vaincu, ... et souillé de vantardise<sup>1</sup>.

Car les souches ont sauté comme des têtes.  
Échevelées, entière[s] dans la poussière<sup>2</sup>, elles gisent  
tout autour sur la terre dissidente. *Naguère charmante[s]*<sup>2</sup>.  
Il finit son jeu. Pauvre cœur poussiéreux. *Combien de pertes ?*  
*Eh ! Pourquoi tu fais ça ?* Il fallait l'éclaircir.

---

1 - Simone Weil, *L'Iliade ou le poème de la force*, publié dans Les Cahiers du Sud [ Marseille ] de décembre 1940 à janvier 1941 sous le nom de Émile Novis, p.19

2 - ibidem, p.2, citant *L'Iliade*

Un essaim de souches là encore éparses.  
Coupées du sol nourricier, énervées. Et médusées,  
mais c'est que s'amuse le garçon, quel héros fait-il,  
(quel défricheur, ou quel clair-semeur)  
quel héros fait mieux que lui, sans affaiblir son objet, résonner  
→ l'intervalle ?

Au soir je le vois, traîné derrière son char  
(opportunément celui dont beaucoup dépend, à côté des poulets  
→ blancs

et luisant de pluie) harassé, couvert de terre,  
est-ce que nous vivons avec autre chose  
que des images, pensé-je ? Maintenant le poème s'assombrit.

Les chats rôdent sur la terre remuée, d'où monte une odeur  
putride, et une myriade de petits insectes danse  
en orbite au-dessus des trous, qui les agace.  
Dans sa prodigalité inintelligible, par deux fois  
elle a exposé la salamandre.

Vois-la de sa loge débusquée.  
Si froide qu'elle éteindrait le feu selon Plin L'Ancien  
(dans son *Histoire naturelle*).  
*Un contre-feu ?* Une devise (l'aliment et l'antidote)  
lui fait porter le lourd programme de la passion,



Sur le métier d'un si vague penser<sup>3</sup> - est-ce encore penser ? -  
Mais quoi, que penses-tu ? Je danse, je vague,  
corps et âme désempare, raison décontenance.  
Mais que fais-tu ?  
Je fais passer.)

D'un œil prévenant seulement apte à tolérer  
(rien de ce qui se clame, se crie,  
se hurle plus vivant,  
ne l'oblige ni l'oblitére) et non à discriminer,  
voici l'incessant repartir sait-on de quel pré de quelle haie,

un matin jaune tremblant  
sous les fusains les coudriers  
avec chats épousant la terre  
à l'endroit fraîchement dessouché  
et pierres affleurant.

Avec avec avec  
tout ce qui est. De par la vicissitude ne serait-ce que des heures,  
des jours, toujours plus vivant - car plus touché -  
et plus conscient de sa trame.  
Car sa voix lui vient - aussi - de ces révolutions.

Ses joies d'ébahi devant le signe  
- d'éternel retour -  
réduit à la plus élémentaire vesce  
*quas vices peragante (elementa) docebo*<sup>4</sup>,  
œil, simultanément perdu dans ce retour et trouvé,

---

3 - Pierre de Ronsard, *Les amours et Les folastries* (1552-1560), Le livre de poche classique, 1993, p. 192

je te suis. D'un pas timoré d'abord, est-ce  
sur la route - la dérouté - de carnages  
toujours plus virides ou de naissances  
et co-naissances, reliefs, décompositions  
dont tous les signes demeurent.

Scènes courantes de l'opulence.  
Au talus, soient l'euphorbe Petite Éclaire,  
ou la Grande éclaire, (*Chelidonium majus* censée rendre la vue)  
ou encore le bouton d'or,  
tout cet or frange le corps putride d'un lièvre ou la dépouille  
↳ du serpent,

ce doué de parole, ce brûlant mentor,  
près d'une sandale abandonnée.  
Quel talon abonde alors, courant, (ou folâtrant)  
pour me souvenir du rapt de Coré aux bois d'Enna,  
d'Eurydice aux Enfers, d'Oksana ou d'Inna à l'aciérie Azovstal.

[...]

Extraits du Carnet VI (du 06.04 au 07.05.2022)

---

4 - Ovide, *Métamorphoses* 15, 238



Márcia Marques Rambourg / *Écrire*

le ciel avalait la lumière blanche des jours d'été  
fin d'après-midi : lentement, rivages & branches  
décrétaient un autre pas

le défilé écarlate fixait désormais la durée des jours

le très jeune homme  
interroge l'ocre et l'acide des feuilles

assis dans sa barque

comme l'écriture  
qui trace la voix –  
comme la ligne qui dit le mot  
comme la main qui attend  
l'explosion du détail

l'enfant décrit le paysage

passe reste crée la pensée-monde  
dit soleil car il est temps :

jaune chaud grand phénomène-substance

dit le ciel et la perception des nuages

doigts dans l'air bleu  
profitent de l'idée de lumière

j'observe

l'enfant marche :

pas lents forment une ligne une phrase un sens  
& déjà comme les mains circulaires comme nos pieds

┐ fondateurs

voient lacs lisières ponts pointillés  
sans gestes sous soleil et tout ce qui doit  
rester

il lit debout

le monde est la mère aimante le pain du matin l'amour

┐ du simple

s'en va chercher le sens entre mot et image  
chèvre val vache chant pierre  
tout ce qu'il nomme & tout ce qu'il ne peut nommer  
entre l'eau et la terre

à lui seul le monologue

argile

il est tout désormais : rocs devant océan

hautes vagues frappant roches

sable galets écume sel : géants se mêlant à l'aile de l'oiseau bavard

à l'asile entre mer & nuages – à l'accumulation des mondes

il dit ce qui est ; il dit l'instant qui instaure les mondes

une immense montagne

l'accompagne

jeune homme je dis

saisis l'âme du monde

et des choses

ne garde

que l'infiniment petit

sur l'image



sourires et formes du bonheur  
fleurs et feuilles enseignées recherchées rencontrées  
    └─ phrases apprises gagnées conquises  
par toi langues inventées sur l'image roses du soir  
    └─ passage de la vague traces de l'éléphant  
sur le toit

récit et figures mouvants

j'avance et recule te laissant mots et mondes  
sans hâte  
je vieillis

je vois  
le toi qui t'appartient  
la forme et la force  
de tes lettres

sur la photographie, dans la chambre ou sur la feuille,  
mains maternelles rattrapent le temps

(universelle créature que l'amour aimant)

ordinaires yeux de la spectatrice muette

qui dessinent décousent et abondent la lyre impaire

le ciel avale la lumière blanche des jours d'été  
fin d'après-midi : lentement, rivages & branches  
décrètent ici un autre pas

& toi, incessamment toi,

aux couleurs nouvelles  
inéluçtable toi



Sara Balbi Di Bernardo / *Biens essentiels [extraits]*

### Savon

je ne peux pas écrire la fumée  
insaisissable

trop d'horreurs  
présentes  
passées

je ne peux pas écrire le savon  
insaisissable

la même impossibilité  
devant les yeux  
bouche  
main

fumée  
savon  
ont la même ombre

indélébile

quel est le goût du pardon ?

### Brosse à dents

comme les anneaux  
strient le tronc des arbres  
nos dents gardent les traces  
de la vie  
naissances  
voyages  
disputes  
chagrins d'amour  
à tout jamais  
gravés  
dans notre bouche

au-dessus des lavabos

seule

devant le miroir

je frotte plus fort  
avec la brosse à dents

à m'en faire saigner  
la mémoire

### **Tricot de peau**

je parle à ces endroits  
de toi  
que tu ne connais pas

l'oreille de tes pores  
les yeux  
à la pointe de tes cheveux

le tympan de ta paume droite  
celui & de la gauche  
qui entend le mieux

la trame sans âge  
de tes synapses  
stellaires

les lombrics  
tissés  
sous ton tricot de peau

les milliers de lucioles  
qui peuplent tes poumons  
tes branchies dormantes

les filaments de ton sexe  
phosphorescent  
tes ailes encastrées

les narines cachées  
dans tes grains de beauté  
le cœur de ton foie

la foi de ton cœur  
le feu de ta moelle  
tes yeux du dedans

j'apostrophe  
l'anatomie  
de ton âme

## Gel douche

spectaculaire ralenti  
de l'unique nuage  
qui fleurit & se dissout

dans le bleu  
translucide  
qui ressemble à du gel douche

par-delà  
les paupières  
la lumière  
continue son cinéma  
en plein air

à pleins poumons

je respire  
l'herbe qui ploie  
la sueur sèche  
du bois assoiffé  
l'encens capiteux  
du jasmin  
que le soleil  
consume

à pleins poumons

## Citronnade

rire d'enfant  
sur tapis d'ombre  
notes fruitées  
en gratte-ciel

bleu  
à la fenêtre  
ciel de citronnade  
trésor  
dans la lumière  
lente danse des poussières  
apesanteur

brillance ocre  
assoupie  
sur patte blanche  
sous rayon chaud

page douce  
comme peau  
trait fin  
début  
mots chevrotants

mardi  
suspendu  
entre deux instants

## Riz

trop sonore  
le rêve  
m'a réveillée

insomnie équerre  
entre le lit & mur  
mon dos se soulève  
je fais le compas  
dans la chambre sombre  
je colle mon ventre  
au plafond

je retombe

l'oreiller est une page

je vois mieux  
j'ai des yeux de chat  
dans la cartographie nocturne  
de l'errance

sur la table de chevet  
crayon  
carnet  
anxiolytiques  
les boules quies ont disparu

le mur blanc  
gris de noir  
les piles de livres

sur le sol  
décroissantes  
puis le très grand livre  
de la fenêtre  
& ses mondes innommables  
que l'on aperçoit  
parfois

je t'y cherche

je tends le bras vers

les lunettes  
sans lesquelles  
je ne sais plus rien faire

écrire

ma main heurte  
le bol de riz  
gris de noir  
froid de nuit

du bout des doigts  
je détache un grain

je le pose sous ma langue

là où je retourne  
il pourra servir  
de monnaie d'échange

## Pansements

je suis  
la courbe de ton front  
le courant  
de ta veine cave  
je sculpte  
tes mains  
j'écoute  
les tambours qui résonnent  
en toi  
quand tu dors  
cette voix  
d'outre-toi  
que tu ne connais pas  
je coule  
dans ta gorge  
j'arrose  
les milliers de poissons  
qui peuplent tes poumons  
que j'entends nager  
quand tu respires  
trop fort  
sous une côte  
j'entrevois  
un peu de ce toi  
étranger  
primitif  
pourtant si présent  
je poursuis mon chemin  
j'entends la louve  
le chien & le guépard

qui se terrent  
dans tes globules  
blancs je défais  
un à un  
les nœuds  
de ton sternum  
je panse tes ulcères  
je brûle tes cris enfouis  
la violence qui s'y cache  
s'évapore  
dans des bouquets  
défenestrés  
de lymphe parfumée  
je nourris  
la horde de buffles  
qui piétine ton cœur  
je lui donne  
une raison de battre  
j'allume  
en secret  
le feu  
de ta moelle  
ton étincelle  
grêle  
ta flamme  
du dedans  
je parcours  
nue  
ta part animale

## Tampon Jex

les avions raient le ciel  
comme un tampon jex  
l'évier

à l'heure  
où tout le monde parle  
difficile d'entendre

le ciel

ressemble  
toujours plus  
à une piscine  
abandonnée

écoute

le message  
du silence

il dilate  
la pupille du rêve  
instille  
les énoncés  
d'une langue ancienne  
oubliée  
seulement  
de nous

apprends à la reconnaître

## Ciseaux

écoute  
le silence

il dit  
des choses que  
l'on ne voit pas

on les attrape avec une  
feuille  
pierre  
ciseaux

les chaises vides

les filets à papillons  
troués

Riz est paru dans la revue «Jupiter» des éditions de L'Hermine et la plume (#0 - septembre 2021), Pansements est paru (avec un titre différent) dans la revue «Poétisthme» (#10 - automne 2021).



Cédric Merland / *Noir pourfend*





















Isabelle Monin / *Ceux qui te dessineront mon visage*

**H** - C'est ça qui est marqué sur mon immeuble. Marqué, oui. Tagué aussi, tout autour. Une seule lettre suffit. Mais pas pour faire un mot. Pas un mot. C'est écrit comme figé. Pétrifié. On dirait que c'est marqué sur moi aussi.

*Périphérique de stockage de masse*, ils disent sur l'écran qui défile comme un rouleau de papier toilette sans fin. Ces mots-là, je les connais par cœur, et même si je ne les comprends pas vraiment, ils me sont autorisés, gracieusement offerts par le monde d'en face en guise d'adresse et d'identité. C'est mon identité collective endiguée dans ses murs. À partager entre familles et à détruire lorsqu'elle devient menaçante. Des murs qui n'auront pas d'oreille, je vous l'assure, des murs qui n'auront pas de mémoire. Toujours détruits et reconstruits pour un temps limité. C'est pour la bonne cause et bien assez pour nous.

Bien d'autres mots sont prohibés. Oui, la prohibition, pour les mots, ça existe. Il a l'air compliqué comme ça, avec ses quatre syllabes et son H au milieu pour l'équilibre, pour un équilibre bien coupé en deux, car la réalité est bien plus simple : c'est là que j'Habite, dans le H de proHibition.

Les autres lettres tout autour, plus libres, moins froides et moins symétriques, me sont inaccessibles. Je ne peux pas entrer dedans. D'ailleurs, il n'y a pas si longtemps que je les vois, que je sais qu'elles existent.

De loin. Ensemble, elles construisent des bâtiments complexes, des constructions dont je ne comprends pas la finalité, ni l'esthétique, je ne peux que désirer y entrer un jour. Et encore. Je ne suis même pas sûre qu'arrivée là, il ne me viendrait pas juste à l'idée d'y mettre une bombe. Juste pour que les miens sachent. Ou plutôt qu'ils ne sachent jamais. Et restent heureux sans cela. Heureux ?

C'est comme arriver dans l'antichambre de tous ces mots qui glissent entre mes deux oreilles, là, qui me piquent les yeux et qui font pousser des aphtes sur ma langue. Trop chers pour moi. Pour nous. Alors on reste dans cette salle d'attente, en imaginant qu'un jour une ordonnance venue d'on ne sait où nous autorise à ne plus avoir mal aux mots. C'est impossible.

Je pourrais me plaindre, me plaindre vraiment à la face du monde, mais pour cela, il faudrait savoir écrire. Et puis avant, il faudrait aussi savoir lire. Lire les lignes, ça, je sais le faire, enfin je crois, faire de jolis bruits à partir des lettres et en fixer une image, puis deux, puis trois, me concentrer sur la douleur de les mettre en mouvement dans ma tête, dessiner des trucs et parfois ça n'a rien à voir, d'ailleurs, mais en fait, c'est pas ça, ce n'est pas ce que je veux dire. En même temps, il faut savoir lire entre les lignes, comprendre non seulement tous les mots mais tous les sens des mots, savoir jouer avec, traquer les pièges avant de tomber dedans à pieds joints et la bave aux lèvres, et puis répondre,

répliquer, réfuter, contre-attaquer, rétorquer, objecter, parler en sa voix propre, riposter, rembarrier, se positionner... exister, quoi ! Exister sur le bout de la langue. Quoi ? C'est décourageant rien que d'y penser. Laisse tomber.

Il faudrait savoir écrire ces mots auxquels je n'ai jamais eu accès, sinon ça compte pas. Trop chers. Ces mots, comme tant d'autres, on ne me les a jamais appris. C'est pas qu'on n'a pas essayé, mais à l'école, les mots étaient en vitrine, jolis derrière la vitre. Il y a toujours eu une vitre entre les mots et moi. Une « vitrine », c'est ça, c'est le mot que je cherchais.

Je savais qu'ils existaient, on m'en avait donné le goût, on essayait de me les faire avaler d'ailleurs, ou de les faire passer en perfusion, mais rien à faire ! Les yeux qui piquent, la peau qui démange, des fourmis dans les doigts et la mémoire en veille. Je savais qu'ils étaient là, tout proches, je les entendais, mais je ne pouvais pas les toucher, les traquer, les attraper, les prendre, les [a]-[pren]-[dre] ...

Ils refusaient d'entrer dans ma mémoire, ils se cognaienent contre la vitre et moi je me cognais contre elle. Alors ils me faisaient des grimaces. Et j'y répondais soigneusement. Le nez en l'air et la tête tournée de l'autre côté, sans déconner, j'avais ma fierté, *na !*... C'était facile, c'était l'école, et son brise-glace collé à la vitre pour sa bonne conscience en cas de crash. Mais

jamais de crash autre que le nôtre. Gratuite, qu'elle était, pourtant, à l'entrée, obligatoire, même, histoire de te foutre les boules. À la sortie, je n'avais rien appris. Comme mots en plus. Si, j'avais fini par bien comprendre les mots comme « jamais », « demi-tour », en vrai : « accès refusé ». Accès refusé, révolution, retour en arrière, régression... Et le reste en vitrine.

En vitrine dans la bouche de ceux qui savaient déjà tout d'eux, qui alors pouvaient les posséder, entrer en eux pour les modeler à leur guise. En vitrine le monde dont tu sais tellement qu'il n'est pas pour toi que tu le refuses de toi-même, violemment peut-être, mais par anticipation de la violence future du monde d'en face.

Et pourtant... C'est ce que j'aimerais moi aussi, les posséder tous, et savoir les manipuler pour en faire de plus beaux. Pour toi. Pour t'atteindre. Au lieu de toujours t'attendre. Car sans mes mots, je le sais, tu ne viendras pas. Sans mes mots, tu ne sauras pas que j'existe, tout de même, ici. Tu ne sauras pas qui je suis maintenant. Sans cela, tu ne pourras pas me voir. Me revoir. Car ce sont eux qui te dessineront mon visage.

Je suis Anonyme depuis toujours. Je n'ai pas non plus de nom. Il n'en est pas donné un à tout le monde, à la naissance. Un écran, oui, un chacun, par souci d'équité, et une adresse IP, à défaut de l'adresse d'un domicile ou à un interlocuteur valable, l'accès à l'écran est une liberté inaliénable.



Alors j'économise depuis longtemps pour en acheter un. Car chez les dealers du coin, c'est pas possible de le négocier, ils n'en ont pas non plus, faut pas rêver. Tu peux toujours troquer deux ou trois mots, comme ça, de temps en temps contre une ou deux bricoles — un rein, un bras, déconne pas — mais pour avoir un nom, un vrai nom, ça marche pas. Ça se voit trop que c'est pas un vrai nom. Tu peux te faire prendre pour ça, si tu respectes pas les règles, c'est trop grave d'entrer dans le monde d'en face, par effraction, on te le pardonne pas.

Enfin, c'est ce qu'on dit. Toutes les marches que tu as pu monter, tu les redescends aussi sec, plus vite, même, la tête la première. Il paraît. Et après... je sais pas. Je ne sais pas ce qu'ils font après... Personne ne le sait, en tous les cas personne ne le dit. Ça fait peur. Tu disparais, ou plutôt, on t'oublie, et c'est tout. Le fil est rompu, plus de contacts. Exit. Sans entrée dans le dictionnaire. Même celui des noms sales.

Mais moi, j'en veux un vrai, un beau, un propre. Donc un des plus chers. Le nom, on te le vend, le je on te le donne, ou plutôt, tu dois le gagner, bosser comme un malade, il y a un examen pour le je. Tout le monde ne l'a pas, l'examen. Alors ils disent je autrement. Et ça dérange le monde d'en face.

[...]

---

Ce texte est extrait d'un manuscrit inédit : *Périphérique de stockage de masse (HLM)*.



Laurent Billia / *La distance qui les sépare \**

Image forgée au feu marécageux  
de la vieille histoire

La minute jaunie où tout aurait pu basculer  
où le chemin aurait pu être autre  
s'ils avaient osé saisir la main rapide  
tendue par le réel

les doigts recroquevillés sur le vide

d'une fumée grasse

l'image muette s'approche moineau au crépuscule  
déploie ses ailes de rapaces au creux de la nuit  
fond sur eux pour déchiqueter leur corps ridé

éclairée par la lune  
elle se repaîtra de leurs entrailles jusqu'à l'os

sous le ciel bleu  
elle cheminera à leurs côtés  
comme un vieil ami silencieux

raté

Fut son corps sensible

sur son image nommée

fut un corps inconnu

sur une image sourde

fut la lente poussière dans les rayons d'un soleil  
en route vers un carton oublié  
au fond du placard familial

Leurs écumes sont le seul leg

ils ont vendu les regrets

en bon père de famille

transmis les rêves perdus à ceux qui viennent

bancal

seul héritage

solide

vagues épuisées qui

pourtant

façonnent la grève

À vouloir atteindre l'amande

ongles arrachés  
doigts ravinés

le sang a sali la découverte

quelques pas en arrière, tête levée  
en maudissant ces mains meurtries qui ont tout gâché  
ils regardent à bout de souffle  
les grappes de fruits se balançant dans le vent

doux claquements de coques  
les unes contre les autres bruits légers  
qui murmurent  
le silence

rien d'autre à chercher

il n'y a rien d'autre à trouver

•

Ils n'ont plus d'axe

délayés par le vent des jours

ils ne sont plus que la distance qui les sépare

•

Les atomes détachés de leur chair  
volettent au gré des souffles  
se déposent sur un désir

cela dure quelques siècles  
prend corps

ils disparaissent lentement  
dissous par les heures  
jusqu'à ce que ne reste d'eux  
que le souvenir d'un sourire

•

Le soir, en s'endormant, ils détruisent l'univers  
chaque matin, au réveil, ils reconstruisent le monde

doigts plongés dans les tripes  
pour pétrir le sable, la pierre et l'eau

de la gangue  
remodeler jour après jour

il n'y aura pas de miracles

simplement être

et en vivre

•



Ce qu'ils modèlent a le sourire des soleils d'hiver  
sur les matins brumeux

chaque jour, ils bâtissent leurs châteaux de cire

le chantier ne résiste jamais aux institutions  
et leurs calendriers qui figent tout

au crépuscule, il leur faudra puiser la chaleur primordiale  
au cœur de la Terre  
dans un chant ou un mouvement de plumes  
des pieds vers les entrailles, puis les bouches, puis les yeux  
vers leurs mains  
pour amollir ce qui est dur trop vite

réapprendre à naître  
et sculpter de nouveau

•

Ils passent leur vie à mourir  
c'est fatigant

au diable le poème en glaive de carton  
dorénavant

ils interviendront

•

---

\* Poèmes extraits du manuscrit inédit, *L'espace entre les choses*



*Palma de Toldi / La lune, le goéland et la mer de travers*

C'est une histoire d'hélicoptère. Le goéland s'appelle Vincent, mais c'est essentiellement pour la rime. La lune, elle est là, elle pose presque, on ne sait pas encore tout à fait quel est son rôle à ce stade de l'histoire. Peut-être d'être simplement là, pour autant qu'une présence puisse jamais être simple. La mer, ses lubies, sa relation mouvementée avec le vent et la roche, ses chagrins écumeux, ses joies éclaboussées, on les attend au tournant, il suffirait d'un virage, n'avancez pas trop vite.

À bord de l'hélicoptère, il y a un drôle de personnage, de ces vieillards centenaires - l'impression de l'âge vieux dépassé depuis des millénaires par le nombre de rides indénombrables autour des yeux, de la bouche, du nez, des cheveux - que l'on mettrait dans un coin de page, un coin de roman, pour illustrer le moment où on a besoin d'un acolyte hors du temps et des normes, celui qui servirait la soupe du refuge entre deux courses-poursuites. Sauf que lui, il est seul au volant d'un hélicoptère et on se demande bien ce qu'il fait là.

L'hélicoptère n'est pas à lui. Cependant, à le voir piloter, on sent que c'est une autre vie qui renaît sous ses mains, une vie passée il y a longtemps aux mots. Mais aujourd'hui, il ne parle pas, il rit de ses doigts sur

la manette, il rit dans le vent qui violente la navette.

« C'est la tempête ! Le vent est trop fort pour ramer ! Le vent est trop fort pour voler ! » Ils ont trop longtemps hésité. Pourtant, ils l'ont vue partir comme lui, la petite dame, sur sa barque, avec ses jumelles, son appareil photo, ses carnets, ses stylos. Il dit petite, même si elle est plus grande que lui, puisqu'il rétrécit, rétrécit, un jour il pourra se coucher sur la terre sans ployer un genou. Il dit petite, parce que personne n'ira lui faire croire qu'elle est autre chose qu'une gamine, cette femme qui a voulu gagner le Roc flou à la force de ses mains, un jour de vent et d'écume. Il dit petite, parce que c'est ainsi qu'il appelle les passionnés. C'est sa litote préférée.

Sur son banc d'habitude qui surplombe la mer, si peu loin de l'hélicoptère des secouristes qui s'était posé là par misère, à cause du vent, il écoutait leurs peurs. Cinq hommes qui tremblaient courageusement en contemplant l'horizon. « La lune est déjà debout et on voit pas le moindre petit bout de barque... Qu'est-ce qu'elle fout ?! » « M'est avis qu'elle a pas bougé du Roc. » « Si ça se trouve, elle a même pas vu que le vent s'était levé, trop occupée par ses photos. » « Va falloir y aller, va falloir y aller. » « Mais ça empire ! » Un ballon de foot, sur la plage, échappa à un garçon et s'envola à travers vagues. Il rebondit sur la houle, heurta un goéland qui périclita à son tour dans la mer, s'y trem-

pa, ressortit, reprit son volatile chemin. Le vieux rit sur son banc. Ses derniers cheveux blancs voletèrent un instant.

Les hommes lui jetèrent un regard qui cessa d'être mauvais au moment de le voir. Il souriait si fort, de chacune de ses rides, et il y en avait beaucoup, qu'ils eurent tous la même envie, instantanée, de se lover dans les plis de sa peau et d'y rester jusqu'au bout de la joie. Le vieux se tourna vers eux, guilleret comme jamais, se leva, vint flatter le nez de l'hélicoptère. Il se rapprocha du côté. Les hommes le surveillaient du coin de l'œil, continuaient à discuter du danger de l'intervention. Un centenaire ? Qui se méfierait d'un centenaire ? Avec une agilité ancestrale, le vieux bondit dans la cabine de pilotage, verrouilla la porte de l'intérieur, alluma le moteur. Les cinq hommes se précipitèrent sur lui en jurant dans tous les sens mais ne purent pas faire grand-chose, déjà les pales fendaient le ciel, les soufflaient, et le plus jeune, celui qui aime tant jongler avec les tomates de son jardin pour amuser ses cousins, n'eut que le temps de lâcher un « Mais enfin ! » que l'appareil quittait la dune, le banc, les hommes et le ballon d'enfant pour voler droit vers la lune.

Maintenant, il rit, le vieillard, ses mains se souviennent pour lui tandis que le vent l'envoie valdinguer à chaque bourrasque, dans toutes les directions, et

c'est comme un vieil ami qui donnerait les bourrades d'antan, un peu plus fort qu'avant, pour effacer tous les changements du temps. Il tient bon, cependant, et bientôt apparaît le Roc flou, ainsi nommé parce que les vagues qui sur lui se fracassent l'emmurent dans leur écume. Une île assez grande pour qu'un hélicoptère s'y pose, trop petite pour qu'une maison y repose, assez escarpée pour que les oiseaux viennent s'y abriter, trop peu pour qu'un homme y passe une nuit de tempête sans danger.

Dans un vrombissement assourdi par les rafales, l'hélicoptère atterrit, sans que cessent les secousses. Le vieux sourit encore. La femme a dû le voir venir de loin, elle court vers lui, demeure interloquée en découvrant son visage. Il l'aide à s'installer à côté de lui. Elle n'en revient toujours pas, serre son sac sur ses genoux, crie quelque chose qu'il n'écoute pas. L'hélicoptère, la femme, le vieux décollent, se prennent un jet d'écume, raclent contre un rocher trop ambitieux, s'élèvent vers les cieux. La femme ne parle plus. Les minutes sifflent dans le vent.

Puis il y a un goéland. Le vieux ne l'a pas vu, il est concentré sur les mouvements de l'appareil qui ne lui obéit qu'avec peine, sur la terre qui n'est pas si loin, pas si loin. Mais il y a un goéland, droit devant, et la femme, elle, ne regarde que lui, s'inquiète, s'agite. Peu avant l'impact, elle crie, plus fort qu'auparavant,

à l'homme : « LE GOELAND ! » et lui, surpris, laisse tomber l'hélicoptère dans un tournis. Alors valsent le ciel et les jumelles, la mer et sa toison, les embruns de l'horizon, valsent la femme et le vieillard, dans la musique venteuse soufflée depuis le large par d'invisibles mages. Douce est la vue depuis leur chute tourbillonnante, le vieux garde les yeux ouverts, il choit et voit, dans un éclat. La lune, le goéland et la mer de travers.

C'est rigolo, se dit-il, mais ça secoue. La mer s'approche légèrement trop. La mer s'approche, effectivement, de plus en plus, elle vient à eux depuis son lit tempétueux. « REDRESSEZ, REDRESSEZ ! » hurle la femme. Le vieux fronce les sourcils. Faut pas tuer les goélands, mais faudrait pas se mouiller pour eux non plus. Savent pas ce qu'ils veulent, ces ornithologues. Malgré tout, il redresse et stabilise l'hélicoptère autant que possible. L'air et les cheveux effarés, la femme se lève, cogne son corps contre toutes les parois pour rassembler jumelles, stylos et appareil photo. Elle y parvient au moment où ils se posent enfin sur la dune. Le vieux saute sur le sol, sourit aux secouristes, met son banc sur son dos et emprunte à rebours le chemin qui semblait y mener.

La femme émerge en tremblant. Elle observe son pas dansant qui s'éloigne silencieusement. Il marche comme s'il était encore là-bas, dans les cahots du vent. Elle s'adresse aux cinq hommes qui ont de fortes

chances de devenir des arbres, à force de rester plantés là, sans rien dire : « Pas commun, votre sauveur... Qui est-ce ? » C'est le plus jeune qui répond, le jongleur de tomates : « a fait une demi-heure qu'on se pose la question, personne sait. On l'a jamais vu dans le pays. » « ...ça sort pas de terre, les centaines ! ». Six paires d'yeux cherchent sa silhouette, déjà disparue. Le plus jeune ajoute, dans un murmure discrètement fasciné : « En même temps, il est pas tombé du ciel... »



Terry Branick / Rencontres























Gilles Marais / *Escapade à Tanger* [extraits]

*À la fin des années 80, deux amis, un danseur et un comédien, découvrent le texte «Le Funambule», alors que l'on vient tout juste de porter de Jean Genet en terre, au cimetière de Larache. Ils décident sur le champ de se rendre à Tanger. Dans ces extraits\* ne sont ici reproduits que quelques uns des propos du Comédien.*

À peine arrivé, je savais que la chaleur allait m'empêcher de profiter de notre séjour. J'ai vu partir mon ami, première séparation, il était tellement impatient qu'il m'en a oublié. J'attendais là, à la sortie sous l'auvent de béton, un taxi avec la clim'.

J'en ai vu un, une Mercedes très lourde vert bavarois avec quatre ventilateurs à l'intérieur. Malheureusement, cela brasserait de l'air chaud, mais il avait tout prévu et sur la tablette il déposa une bouteille d'eau sortie d'une glacière posée à la place du mort.

Quel tape-cul ! Pire qu'un trot. Et en plus j'étais obligé de tenir ladite bouteille. Une vitesse déraisonnable accompagnée d'un avertisseur de calèche, pas vraiment le plaisir d'apprécier le paysage, tant il y a un nuage de poussière de sable.

Ambiance musicale assurée par un transistor, fixé par un sandow. Le conducteur cherchait une station avec la main droite, la gauche posée sur le volant... Il conduisait comme si on avait la mort aux trousses.

Cahin-caha, je me retrouvai devant l'entrée de l'hôtel.

Le réceptionniste m'indiqua le numéro de la chambre : « Vous

vous êtes fait accompagner par le souteneur du Petit Prince ! » J'avais remarqué son vieux costume à double boutonnage rayé noir et blanc, une cravate à pois, une pochette rouge, Des chaussures en croco craquelé, un Jules à la main droite.

•

La levée d'écrou, c'est comme déboulonner toutes les lourdes portes, et que tous les voyous, même ceux devenus voyelles, s'envolent. Une liberté avant de sortir de ses gonds, et regarder avant de partir bien dans les yeux, et non dans l'œilleton de métal, le garde-chiourme et lui dire en langage sourd-muet, où est l'homme ? Son humanité ? Vivez dans le désordre, ne rangez pas vos sentiments, et votre trousseau de clefs, jetez-le aux fossés des suppliciés, dépliez votre mouchoir et pleurez, pleurez enfin dans ce carré de lin...

Le couperet de la liberté est tombé...

•

Agueridonné, en pleine chaleur ombrée... Des heures de rien, pleines d'idées silencieuses, seul le bruit du thé versé vient me sortir de ma torpeur. Je ne vois que la théière en métal blanc, la main fine à la peau tannée et qui sent un parfum musqué, le poignet souple, et ce bruit de cascade rafraîchissant.

Je m'installe toujours à la même table. Celle à l'angle, qui a la plus belle vue panoramique sur les ruelles, donnant jusqu'à la mer, et de l'autre côté à l'entrée du souk. Là où

il m'est apparu. Un demi-dieu, en haillons sublimes, pieds nus tatoués au henné, dévalant la rue recouverte d'une fine pellicule de sable rouge orangé. Il chante de sa voix aiguë (celle qui est deux fois plus proche de Dieu). La soif et la faim le tiraillent, il est aussi fin rapide élégant qu'un fennec. Il est là devant ma table. Ses yeux en amandes effilées demandent des fruits, des pâtisseries, et à boire ; avec mon approbation on le sert, et il dévore tout avec tant d'avidité que j'ai peur qu'il s'étouffe ; avant de tomber dans les bras de Morphée. Discrètement je me suis retiré, en ayant pris soin de recouvrir son visage avec un éventail en feuilles de dattier.

De la chambre, entre chien et loup, je le vois encore. Il sera chassé gentiment par le serveur, à la fermeture. Sa silhouette noire dans la nuit bleue s'évanouit comme un mirage. Je prends un buvard sur le bureau, absorbant la salive aux commissures de mes lèvres, craquelées comme un champ de fèves.

Le lendemain, le tenancier m'apporte un paquet long et fin entouré de papier blanc et d'une ficelle de boucher : « De la part du bel échappé » me dit-il ! Il contient un Janbiya, dont le manche est sculpté grossièrement à mes initiales. Une arme blanche qui soude, renforce, enracine mon appartenance au peuple du muret. Ces lézards arrivants en grappe dès l'apparition du soleil.

Je tranche les feuilles que je transforme en carnet de voyage. Couchés là en impressions, les scènes érotiques au milieu des jardins, parcs, places de Cordoue à Tanger en passant par Séville, Jerez, Cadix, Murcia, Gibraltar...

Les eaux du détroit refroidissent les lames des dagues. Sexe, sueurs, sangs, larmes. Tout cela est lavé de tous soupçons. Je rouvre *La Juive de Tolède*. Roman à peine fini déjà rouvert comme *Les Nourritures terrestres* et les *Carnets du grand chemin*. Je quitte le monde des christs trop blonds au drapé parfait tombant sur des hanches lascives. Avant de partir de France, j'ai rendu visite à la Vierge Noire de ce côté-ci de la Méditerranée. Une femme répudiée puis adulée et que l'on immerge dans l'eau dans ses plus beaux atours. Depuis pour moi, la mer, l'océan, c'est un lieu saint. La baignade un baptême, l'eau caresse le corps comme un onguent, une onction païenne.

•

Au lendemain d'une fête nocturne dans mon crâne, à peine sorti des limbes, le regard voilé par l'empreinte stupéfiante de produits illicites, j'accomplis mon rituel. Une promenade jusqu'aux grottes d'Hercule, à l'heure où commence la délunisation, favorisant le gué. Devant moi se dessine de plus en plus clairement la ruelle, où les pierres polies de la chaussée ont repoussé et projetés les vagues bleues contre la paroi de chaux des maisons blanches. Je marche au milieu, dans la rigole. Des poteries jalonnent les bas-côtés où fleurissent les chèvrefeuilles, les citronniers et orangers. Je cueille un citron. Le jus acide coule dans ma gorge et me réveille tout à fait.

À l'intérieur de la grotte, c'est comme si j'étais à l'intérieur d'un coquillage, collé à l'oreille, le bruit du flux de mon sang

me tranquillise. Comme un vieux cheval fourbu, l'eau délasse mes chevilles, gonflées par l'effet des psychotropes. Je suis encore vivant !

C'est là, à la vue du non-monde que j'aime tant, que je nourris mon esprit. En faisant des châteaux de sable, peuplés de fées hors d'âge, de montagnes disparues, de rivières anciennes, de mers infestées de poissons carnivores, d'histoires d'enfants cruels. Un coup de pied dans chaque tour, et tout ce monde s'écroule, comme une rayure sur une phrase. Sans oubli ! C'était pourtant une bonne idée !

Plus tard, j'essaye de deviner sous les ratures ce que j'ai bien pu écrire. Je réinvente dans un nouveau jet, j'aligne les phrases associées à des images ! Lesquelles ? Mystère ! Une fois, j'avais oublié un manuscrit dans un train. Très peiné de n'avoir gardé aucune copie, j'arrivai attristé chez un ami organiste, qui m'astreint à me remettre au travail. La nouvelle version n'en sera que meilleure ! J'ai adressé à mes bienfaitrices, de la rue Sébastien-Bottin (même si ce sont mes écrits qui les font vivre, ce qu'elles acceptent de mes conditions me les font considérer comme telles !), une enveloppe en toile de lumières, faite dans une voile de bateaux d'enfants, comme ceux que l'on voit sur le grand bassin du jardin du Luxembourg. Elles savent que la valise qu'elles me remettront me procurera une joie immense et la promesse de fêtes somptueuses à mon retour.

Je cherchais par tous les moyens à rester à l'ombre, à trouver des points d'eau jusqu'à rester sous un palmier qui longe les avenues en attendant l'arroseur municipal. Moi qui suis plutôt de la région des embruns des grandes ma-

rées des vents violents, c'était dur à supporter ces températures, comme une chape de plomb. Il me semblait que même en pleine ville, ce serait aussi difficile qu'en plein désert. Ici c'est plutôt une oasis de pierres sèches de briques de béton.

•

Les garçons d'ici sont aussi sauvages et prédateurs que les animaux de la savane. La nuit, je suis en chasse avec les pupilles dilatées par les drogues apaisantes.

Aujourd'hui, ils ne me cherchent pas querelle, moi la tante au pied d'argile, ils aiment ma parole... Je les aide à rédiger une lettre, souvent une d'amour, en français, la langue des déclarations ! Ils sont mêmes protecteurs, me proposent de m'adosser au muret de la digue, les pierres encore chaudes sont comme une couverture de survie.

Ils font le tapin tout en se relayant pour me veiller quand ils n'ont pas de clients !

Un rêve – L'homme à la peau de serpent monte dans le tramway qui court sur les flots et s'engouffre dans la ménagerie de verre. L'île est depuis longtemps abandonnée. Le conducteur bute contre le tampon, saute dans l'océan, et la rame tout entière est engloutie avec son seul passager, des bulles d'air renfermant des pleurs remontent à la surface... Lui, il me fait peur, mais j'adore avoir peur ! Lui, il me plaît ! Et je le mate à lui faire peur ! À lever ses bras et serrer ses poings.

Dans la nuit orangée sous l'arbre d'amour, les branches bougent sous les coups de boutsoirs, je me suis fait peur ! Heureusement le jour est venu, je me suis retrouvé nu et en pleurs, le vendeur de jasmin m'a fait respirer un petit bouquet, l'a déposé sur mon buste, la peur s'est muée en lueur. Je décidai d'organiser un festin nu dans le plus bel hôtel de la ville. Chaque lendemain de perte de moi-même, c'est le même scénario. Je renais, et mes invités doivent être dans le plus simple appareil. Un orchestre et une chanteuse distillent une musique obsédante derrière une tenture. Je sers les mets à mes créatures admirées à la beauté du diable. Les fleurs dispersées sur le sol sont les mêmes que je dépose tous les ans sur la tombe de Gérard Philippe, l'incandescent blanc... –

Je n'ai jamais pu finir un rêve. Dans une grande ville ce sont les éboueurs, les sirènes de police, les marchands de marché, à la campagne les cloches et le coq, ici ce sont les ânes, la voix d'or venant du minaret et déjà les palabres interminables de toits-terrasses en toits-terrasses, le vent venant de la mer dans le linge, pendu au fil du temps quotidien... Ni tous les accomplir... D'aussi loin qu'il m'en souvienne, je n'ai jamais voulu autant être là où les hommes du hasard m'apparaissent, une rencontre fortuite dans le labyrinthe des rues. Une collision embrassade.

•

Je vais vous mettre dans la confiance de ce que cachent ces carrés blancs sur l'épreuve transmise à l'éditeur et re-

tournés pour corrections. Atrophiés par les censeurs, les faiseurs de dictionnaires ou les représentants de Dieu sur terre, pour qui un pieu se dressant de dessous un drap une nuit d'été pendant la ronde, a effrayé.

Une image repoussée au fin fond de l'âme pure et qui revient en forme de flûte molle dans tous les rêves, effaçant tous les efforts de vertu au cours de la sainte journée, à prier dans la chapelle annexe où seule la statue de la Vierge le voit rougir. Cela fait longtemps qu'il ne peut plus se prosterner devant le Christ, trop lascif. Des fragments de poèmes érotiques imaginés à la vue de ces Arabes en pleine prière dans une rue de Paris.

[...]

---

\* Ces propos du *Comédien* sont extraits d'une pièce de théâtre inédite, *Escapade à Tanger*, Dans la tête de Jean Genet



Diogo Maia / Cal [extraits]

Isis

Si j'avais des yeux....  
ils vont venir  
ils sont mobiles et nous sommes immobiles  
la ville de Só dictera le célibat des Hommes et l'accouplement  
de tout le reste.

Dora

Les convois arrivent avides, ils sont *al dente*.  
ils cherchent les immeubles,  
mais il n'y a que des chardons et des fleurs.

Si ton pied touchait le mien  
si mes mains touchaient ta ceinture...

Le célibat des Hommes s'y installe  
l'accouplement de tout le reste démarre  
cadence étrange  
cadence du recommencement de la ville de Só.

Jour et nuit, les fenêtres sans lumière.  
Noir tranquille ou noir vide ?

Pourvu qu'une algue de mon corps tende le linge de ton corps,  
on s'aimera sans se toucher,  
sans se consumer.

Si je pouvais m'incliner et toucher ta coquille, ta poitrine cornue...

•

Judite, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je suis mort ou tordu ?

Qui ?

Je me détache de tous lorsque j'attaque, je m'attaque (sans le  
vouloir) aux vies terribles.

Terribles sont les parvis (des villes) qui nous exposent.

Qu'est qui s'est passé ?

Les gens courent éraillés, fendus. Les villes sont en flammes.

Eraillé, je suis un homme corail, *coralment*, fatigué et rouge d'aimer.

Ne pas laisser tomber est incroyable, et elle, Judite, y va !

Aujourd'hui, il est enregistré, presque écrit, ce que l'on coupera :  
une tête coupée du corps, c'est cela l'amour de Judite.

L'amour de Judite ou le peuple, l'amour de Judite pour le peuple.  
La disponibilité d'ouïr, et on sait que Judith m'a écouté, avant de  
me couper la tête.

Le mot *bienvenu* se coupe lorsque j'écris *bem-vindo*. Et j'ai dit *bem-  
vindo*, lorsque Judith est arrivée.

Judite, qui préfère être dite, dit : – Notre faim, ta tête.

Judite s'est tenue debout toute la nuit par son peuple, dague à la  
main, en attente.

L'idée de me couper la tête est un travail continu.

Nous entendons la coupure : un écho dans la ville, la tête en suspens.

*Bem-vindo, Ju-dite !*

Elle demeure près de moi, et moi en sang. Lorsqu'elle m'a tranché la tête, il lui est tombé le début du prénom, et Judite est demeurée *dite*.

•

À l'Atlantique, ils confluent là-haut comme un Bosphore ardent.

Ici voici le Minho fleuve !

Pieds, les miens, les leurs, en train d'arriver au *Pasaxe*, le bateau en panne qui va vers...

Et aussitôt j'ai vu Manuel et Javier en train de monter.  
En train de monter les nuages face à la chaleur du fleuve.

Ils viennent de sortir du centre des maux,  
Manuel et Javier vont dolents, et sans leurs noms, montent haut.

Ils sont les argonautes du Minho fleuve.

Là-haut, le mont de *Trega* avec ses pierres sur le *castro* posé.  
Ils aperçoivent le *Pasaxe*

•

Qu'est-ce qui se passe ?  
Que pensons-nous ?  
Qu'est-ce qui est loin ?  
Qu'est-ce qui se passe ?

Voici les questions avec lesquelles Javier d'Ourense et Manuel de Montalegre montent.

Chargés de leurs bagages, les argonautes du *pasaxe* disent :

- La *Rumelifeneri* n'existe pas !
- Ô Javier, regarde là-bas le *castro* !
- Quelle matinée si froide dans ce *Pasaxe* !
- As-tu une maison, Javier ?
- Et toi, es-tu une lande, Manuel ?
- Veux-tu un café au lait ou un café *solo* ?

Voici les questions longues qui séparent Feneri de Trega, qui séparent le Bosphore de Boiro : deux lieux opposés.

Javier et Manuel sortent du centre de tous les maux.  
Ils me croisent et disent :

- Bonjour même !

Javier et Manuel commencent une vie nouvelle !

Incipit Trega !

Le début d'une trêve nouvelle dans un lieu sans maux.

•

---

Extraits du manuscrit «*Cal* et autres poèmes»

*Commence alors la chasse aux dormeurs. Ils te fascinent. Tu prends le train pour les voir, tu oublies tes rendez-vous, tu ignores les correspondances pour rester quelques minutes de plus devant le court-métrage absolu, le gros plan idéal d'un visage de dormeur ou de dormeuse. Leur sommeil libère une gamme d'expressions que la tenue sociale et le souci de l'apparence réfrènent à l'état de veille, et tu peux lire sur ces visages endormis toute leur histoire, sourire et crispation, dodelinement et extase.*

Chris Marker, *Le dépayé*, Éditions Herscher, 1982



**Stéphane Bernard** né en 1972 et vit à Saint-Nazaire. A publié des textes dans diverses revues : «N 4728», «Diérèse», «Les États Civils», «Verso», «Magna-poets», «Mauvaise Graine», «PLI», «Rue Saint Ambroise», «Ce qui reste», «Recours au poème», «A l'index», «Terre à ciel», «Dissonances», «Mètèque», «Realpoetik», «Fibrillations», «margelles». Un recueil de poèmes, *Combat-tant varié*, paru aux éditions Aux Cailloux des Chemins en 2020.

**Márcia Marques-Rambourg**, née à Rio de Janeiro, vit et travaille en Touraine. Poète d'expression française, portugaise et anglaise. Ses textes ont paru dans plusieurs revues de poésie contemporaine («Recours au Poème», «Haies Vives», «La Revue des Ressources», «17secondes», «Le Zaporogue», «Le Capital des Mots», «Terre de Femmes», «Chats de mars», «Terre à ciel» et «Un rectangle quelconque», «margelles»). Ses principaux recueils de poèmes ont été édités par Leaky Boot Press, Les Éditions Derrière la salle de bain, Littérature mineure, Kirographaires, Editora Oficina Raquel et A-Over Editions.

**Sara Balbi Di Bernardo** écrit surtout de la poésie. Depuis 2021, ses textes sont publiés dans des revues littéraires, notamment «Dissonances», «Cavale», «Point de chute» et «Nyx». Elle a également participé à plusieurs épisodes du podcast poétique «Mange tes mots». Sara vient de terminer l'écriture de son premier recueil de poésie, *Bien essentiels*.

**Cédric Merland**, né en 1973 est poète et photographe. Il a participé à plusieurs revues («Dissonances», «17secondes», «L'Ampoule», «Terre à ciel», «Microbe», «Lichen», «Rose Sélavy», «margelles»). Ses photographies, accompagnées de poèmes de Sandra Lillo, sont réunies dans le coffret *Le Silence coule sous les branches* (éditions La Centaurée, 2017). Son premier recueil, *Là où les ombres* est paru en 2018 aux Éditions de l'Aigrette.

**Isabelle Monin**. Née en 1982. Vit et travaille dans le Grand Est (de Dijon à Charleville-Mézières). Elle a refondé la revue «Némésis» de 2004 à 2011. Elle a successivement fait paraître des textes dans les revues «Némésis» (2001-2011), «Trajectoires» (2002), «Vermifuge» (2010), «Dézopilant» (2011), «Squeeze» (2011), «margelles» (2021), un recueil de poésie, *3 X rien des astres*, aux éditions Vermifuge et de nouvelles aux éditions Chloé des Lys en 2014. *Des cendre.s de Dom Juan* est récemment paru chez Bruno Guattari Editeur (10-2021).

**Laurent Billia** est né en 1967 et vit à Paris. Il a collaboré à diverses revues («Le Sabord», «Diérèse», «Friches», «Phréatique», «Verso», «Jointure») et a publié deux recueils, l'un chez L'Harmattan, *Là* (1999) et l'autre chez La Bartavelle, *Nos mains sans yeux* (2001).

**Palma de Toldi** est une jeune poète née à la fin du siècle précédent. Guetteuse de poésie quotidienne, écrivain en devenir, elle aime à observer et rencontrer le monde avec ses mots. Vous aurez la chance de la croiser aux scènes littéraires de Paris Rap Poésie où elle fait voyager les spectateurs au fil de sa plume et de sa voix.

**Adèle Nègre** vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré aux revues «Babel Heureuse», «17secondes», «Ce qui reste», «margelles.» Elle a également publié *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020). *Un seul poème* (2020) chez Bruno Guattari Éditeur. Sont également parus chez le même éditeur deux cahiers de ses photographies, *Observations* et *Interférences* (2021).

**Terry Branick** est photographe, il vit actuellement en Finlande. Se concentrant sur des moments simples et des événements spontanés, il utilise la photographie pour traduire la vivacité et la complexité de la vie quotidienne. Photographe autodidacte, il travaille principalement en analogique. Il collabore actuellement avec un poète anglais sur un projet associant photographies et mots, lequel sera exposé au Royaume-Uni fin 2022.

**Diogo Maia** est né en 1991 à Porto (Portugal). Depuis 2012, il vit à Marseille. Après des études aux Beaux-Arts de Paris (2018) il fait, depuis octobre 2020, un doctorat en création littéraire autour de la poésie lyrique des troubadours. Il a réalisé également quelques courts-métrages d'après ses écrits : *Grèce Antigone* (2015), *Em ti fada, en toi fada* (2015), *L'année des analphabètes* (2018), ainsi que des lectures filmées, *Iaga, la grâce de naître, lecture I/II*, (2019). Il aime particulièrement l'écriture de dialogues, ayant écrit deux pièces de théâtres *L'années des analphabètes* (2018) et *Guillotine Naturelle* (2016).

**Gilles Marais** est né en 1952. Auteur, comédien, chanteur, danseur et costumier. De 1974 à 1976, avec la Compagnie Les Mirabelles, création de *Fauves* et de *Berceuses d'orage*. De 1980 à 1990, Il est danseur au CNDC d'Angers et, depuis 1997 c'est comme comédien qu'il participe aux spectacles de plusieurs Compagnies, dont celle d'Yvon Chaix, de Michel Alban et de JM Galera. Il a publié *Trois pièces* chez Bruno Guattari Éditeur (2020).



## Contributions

Il est possible de contribuer à la revue *margelles*. Nous publions 4 numéros par an, un par saison, sans critère thématique.

Textes et/ou images, si possibles inédits, peuvent être envoyés au format numérique à :

[brunoguattariediteur@gmail.com](mailto:brunoguattariediteur@gmail.com)

---

## Commande / Abonnement

margelles n°1 (printemps 2020)  
margelles n°2 (été 2020)  
margelles n°3 (automne 2020)  
margelles n°4 (hiver 2020)  
margelles n°5 (printemps 2021)  
margelles n°6 (été 2021)  
margelles n°7 (automne 2021) - Épuisé  
margelles n°8 (hiver 2021)  
margelles n°9 (printemps 2022)

Les premiers numéros sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition, chaque numéro jusqu'au n°8 étant au prix de 5 € + frais de port.

À partir du n° 9 le prix de la revue passe à 10 € + frais de port.

L'abonnement pour 1 an à partir du n° 10 (soit 4 numéros) sera au prix de 36 €, frais de port compris.

– Vous dites un... puits-qui-pleure ?...

*Je m'en approchai et y plongeai un regard avide. Une bouffée d'humidité glaciale me monta au visage, mais, au fond, c'était de l'ombre, de l'ombre insondable.*

*Je pris la lanterne, et à sa lueur, penché sur la margelle, j'aperçus, à vingt-cinq ou trente pieds, une nappe d'eau dormante.*

Le Nouvelliste des Vosges illustré, 1905/06/11 (N328)

